Le Soir
PANORAMA

ICI MIEUX QUE LA-BAS

AÏE, LA CRISE !

Le Cac 40, le Dow Jones et tous leurs compères qui jouaient au yoyo sur des écrans où chaque signal incarne l'épargne d'un individu innocent, ont plongé comme des terroristes pris par les brigades antiterroristes. Du coup, le chaos n'est plus virtuel. Il vient se lover dans le couffin de la ménagère où il espère se remettre des tumultes boursiers. Sauvés des eaux par les Etats sapeurs, les indices remontent en bombant déjà le torse. A peine repêchés que déjà repartis à la chasse, ce n'est pas de la morgue, ça ? Hier encore, ils crapahutaient au trente-sixième sous-sol où les avaient expédiés des jeteurs de dés qui, devant l'effondrement de l'édifice, s'étaient précipités chez les psys. On n'a jamais vu autant de traders dans les salles d'attente des psychiatres ou dans celles des faiseurs de divorces que depuis l'effondrement de Lehman Brothers. Branle-bas de combat, mobilisation des ressources des pauvres pour sauver les riches qui, au moins pendant quelques jours, nous ont épargné leur bombance en faisant le profil bas de ceux qui la sentent passer. Si ce n'était le drame de tout le monde, ils mériteraient une bronca : cheueuueh !...Mais ils nous tiennent en otages !

Le monde échapperait-il au krach des krachs, pire que celui de 29 lorsque la crise réduisait en lambeaux un système économique ? Crise, rappelons-le, qui eut pour conséquence la montée des extrémismes (nazisme en Allemagne et fascisme en Italie), préfiguration concrète de la Seconde Guerre mondiale.

Certainement ! A spéculer sans vergogne pour des profits vertigineux, le capitalisme financier a chopé la démence. Le marché est devenu fou ? On l'a rendu fou, ma chère ! L'ultralibéralisme des think-tanks néo-conservateurs, inauguré par Margaret Thatcher en Angleterre et Ronald Reagan aux Etats-Unis, a exacerbé les valeurs du capitalisme en aiguisant l'avidité des possédants, en instituant comme finalité existentielle l'obsession de gagner toutes les compétitions, quitte à écraser autant de gens que nécessaire, en décrétant le gain compulsif comme signe de réussite basée sur la culture de l'individualisme et de l'égoïsme. Ça ne pouvait aller que dans le mur !

Quand ça cogne, il n'y a plus personne. Les rois de la dérégulation s'agrippent à ces Etats dont ils ont toujours refusé le rôle de régulateur et de garant du service public. La crise brouille tout. Les champions de l'ultralibéralisme, qui nous ont fait croire que le marché était un acrobate capable de se tortiller dans l'air en retombant sur ses pieds, ont trébuché et ils se convertissent, dans la dégringolade, au soviétisme honni même à titre posthume. Tant qu'ils gagnaient des cent et des mille en cliquant sur une souris, à bas l'Etat et vive la culbute !

Maintenant qu'ils sont allés trop loin, qu'ils ont trop bouffé, ils se retournent vers l'Etat pour qu'ils les renflouent avec l'argent des pauvres ! Depuis le temps qu'ils imposent comme réussite absolue l'image de ces écrans juchés sur des supports affichant des courbes et des chiffres de toutes les couleurs, lesquels chiffres jouent de notre avenir, on a fini par les croire invincibles. Et pourtant !

D'accord, pour qui sait lire, Karl Marx avait prévu tout ça. Il a anticipé cette folie comme un développement inévitable de la logique du profit. D'accord, les altermondialistes mettent en garde depuis une quinzaine d'années contre les ravages de la voracité du capitalisme financier qui ne s'arrête que quand il a tout mangé, les hommes et l'environnement, ou quand, comme c'est le cas ici, il avale de travers. Mais, diantre, depuis la chute du mur de Berlin et l'univers unipolaire confié à Bush, les ultralibéraux ont bien failli démontrer qu'en dehors de leurs profits astronomiques et de notre misère, il n'y avait pas d'autre voie possible.

Comme quoi ! Qui échappe à ça dans la mondialisation ? Eh bien, pour le moment, les puissances émergentes, mais la Chine et l'Inde, elles aussi, pour parer à la récession auront besoin tôt ou tard d'écouler leurs marchandises dans les pays occidentaux terrassés par la crise.

Et puis, bien sûr, comme à l'habitude, il y a l'Algérie. Comme il plaît à Dieu, on sait qu'à nous, il n'arrive jamais rien. La crise de 1986 ? Nous avions alors un Premier ministre qui avait dépassé les limites possibles de l'optimisme ou de l'incompétence.

Il nous jurait que nous n'étions pas concernés. Deux ans plus tard, c'était Octobre 1988 et ce que l'on sait ! La grippe aviaire ? Non, pas nous...

Comme le nuage de Tchernobyl qui s'arrêtait net aux frontières de la France, le virus de la grippe aviaire ne pouvait s'acclimater à l'Algérie! Pourquoi ? Parce qu'on vous le dit officiellement ! Quelques mois après, c'était la lèpre, la peste, sans compter, régulièrement, le choléra.

Et aujourd'hui, sans aller jusqu'à dire que nous sommes protégés par le bon

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Dieu, il est un de nos ministres qui déclare, à partir des Etats-Unis, que les effets de la crise seront limités sur l'Algérie. Pour sûr que cette crise-là, en agissant, ne fera qu'aggraver un marasme économique et une pénalisation des couches les plus défavorisées, fruits d'autres crises.

La prudence des propos n'est pas mauvaise conseillère. Mais on refait toujours les mêmes boulettes. C'est à ça aussi que sert la crise : à répéter en farce l'histoire. Farce tragique !

A. M.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

UN LIVRE, ET C'EST LA PANIQUE !

Sommet de la francophonie à Québec. Les questions linguistiques sont au centre des débats. Entre autres, cette question : quelle est la bonne orthographe ?

Hasseni ou Hassani ?

La crise financière internationale les laisse de glace. Le monde s'écroule, et eux nous rassurent : «T'inquiète khouya ! L'Algérie est épargnée et ne sera pas touchée.» Des régions entières du pays, au sud, au nord, à l'est et à l'ouest sont noyées sous les eaux, des dizaines de citoyens meurent et ceux qui survivent ont tout perdu, et eux nous rassurent : «T'inquiète khouya ! L'Algérie sait s'occuper de ses enfants. Des caravanes de couvertures, de lait et de semoule sont en route pour Ghardaïa, pour Béchar, pour Biskra, pour Aïn-Defla, pour M'sila, pour Bordj-Bou-Arréridj et pour tous les coins inondés du bled.» Le pays est en panne, comme une vulgaire machine outil souffrant du manque d'entretien, et eux sont placides, tranquilles. Jusqu'au jour où le RISQUE MAJEUR, le DANGER MAXIMO les mobilise enfin, les rassemble en bon ordre et les fait réagir en extrême urgence. Nom : Benchicou. Prénom 1 : Mohamed. Prénom 2 : Boualem. Délit : écrit des livres. Et le délinquant Benchicou comptait impunément éditer un livre, le faire sortir pour la foire aux livres d'Alger. Ça va pas non ? Tu pensais réellement que ce régime allait rester de glace devant des mots ? M'enfin ! Les mots, les livres, c'est leur hantise. Tout leur peuple partirait à vau-l'eau, 33 millions de noyés et eux resteraient scotchés à leurs fauteuils douillets. Mais un liiiiiiiivre ! Jamé d'lavie ! Un bouquin écrit par ce dangereux taulard à lunettes rondes ? Abadan. Les seuls livres permis dans ce bled sont ceux qui encensent 9 ans de gouvernance éclairée, ceux qui décrivent avec minutie le journal victorieux d'un deuxième mandat arraché par la «volonté populaire» ou ceux qui relèvent, sans honte, de la «littérature prépayée, de la critique post-payée». Celle-là, oui ! Mais Benchicou, non ! Amusez-vous à crier Benchicou dans la rue, et l'effet sera immédiat : les flics débarqueront dans la librairie la plus proche de l'endroit où vous aurez dit son nom. La douane aussi. On ne sait jamais ! Je fume du thé et je reste éveillé, leur cauchemar des mots continue.

H. L.